

LE Rêve de Perrette

Elle avait vingt trois ans, une chevelure d'or des yeux qui ressemblaient à deux pervenches, un nez fripon, la bouche un peu grande mais si vermeille! et toute garnie de petites quenottes blanches qu'on eût dit encaissées dans du corail; le teint éblouissant, et cela sans le secours des "Crèmes de Nénuphars", des "Aïts de Vénus", des "poudres de perles", et autres ingrédients avec lesquels les belles dames assaillent la peau, comme on cite les vieilles chaussures pour leur donner l'aspect du neuf. En ajoutant qu'elle avait les épaules larges et la taille fine, qu'elle n'était ni trop grande ni trop petite, ni trop grasse ni trop maigre, le portrait sera achevé.

Mais ce n'est pas ainsi qu'on lui remettais. Quatre à quatre, elle gravit l'escalier de service qui, mène à son humble logis, allume une lampe de pétrole et considère ce qu'elle apporte. C'est un papier bleu, plié en deux, sur lequel des caractères en très grosse écriture sont tracés. D'un regard voilé, elle déchiffre: "Nous, Paul-Antoine-Victor baron de Trévoux, faisons sommation, à la demoiselle Durand Rose, d'avoir à venir les lieux qu'elle occupe dans l'immeuble nous appartenant, rue d'Amsterdam, 52, et ce, dans la huitaine, sous peine d'être poursuivie pour dégradations commises audit immeuble, dégradations consistant en infiltrations d'eau potagère ou autres, ayant endommagé le plafond et le mur d'une salle-bibliothèque, et condamnée à des dommages-intérêts et aux dépens."

Après la fête de Pâques, celle de la Pentecôte est la plus ancienne de la charité et, célébrée de bonne heure, elle ne tarde pas à être générale. Cela se conçoit sans peine lorsque l'on se rappelle que la tradition rattache et rattache encore à cette fête un des miracles les plus extraordinaires que puisse revendiquer une religion.

La Pentecôte ET SES Jolies Coutumes.

Après la fête de Pâques, celle de la Pentecôte est la plus ancienne de la charité et, célébrée de bonne heure, elle ne tarde pas à être générale. Cela se conçoit sans peine lorsque l'on se rappelle que la tradition rattache et rattache encore à cette fête un des miracles les plus extraordinaires que puisse revendiquer une religion. Dans les premiers siècles du christianisme, on appelait Pentecôte tantôt le jour même anniversaire de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, tantôt l'espace de cinquante jours, qui sépare Pâques de la Pentecôte et pendant lequel l'Eglise témoigne de son allégresse. La fête elle-même de la Pentecôte, qui terminait cette série de cinquante jours, paraît être d'institution apostolique. Origène atteste qu'elle se célébrait de son temps. Dès le début, l'on y apporta une grande solennité. A la sixième heure de la nuit qui la précédait, les fidèles et les catéchumènes se réunissaient à l'Eglise; on commençait par la lecture des leçons pour l'instruction de ces derniers; on récitait ensuite trois litanies; on bénissait le cierge et les fonts baptismaux, puis on baptisait les catéchumènes. Ainsi se passait la nuit. Le matin, avant la liturgie, on chantait les psaumes de l'heure tierce, qui est celle de la Descente des Langues de feu.

Le jour de la Pentecôte, après dîner, les marguilliers, assistés de sergents en costumes et accompagnés de la foule, se rendaient dans quelque bois voisin où l'on arrachait un chêne que l'on apportait au son de la messe, sur la place de l'Eglise. Le jour de la Pentecôte, sitôt après la première messe, les marguilliers faisaient amener le Cheval Mallet dans l'église et le plaçaient sur le banc seigneurial, où il demeurait pendant la grande messe. Entre les deux offices, on plantait, toujours au son de la messe, la chèvre qu'on avait laissée la veille sur la place, et à l'issue de la grand-messe tous les acteurs de la cérémonie, le Cheval Mallet en tête, venaient en dansant, faire le tour de l'autel. Puis l'on se rendait chez l'un des marguilliers, qui donnait en partie aux frais des mariés de l'année un banquet aux notables de la paroisse. Après les vêpres, auxquels il assistait encore sur le banc seigneurial, le Cheval Mallet était ramené sur la place. Il faisait neuf fois le tour du chêne qu'il embrassait trois fois. Alors les sergents criaient à trois reprises: "Silence!" et le bâtonnier (celui qui portait un bâton ferré) entonnait une chanson de quelques couplets, dans laquelle il rappelait tous les événements plaisants survenus à Sainte-Eglise depuis la dernière fête. Ensuite, le Cheval était conduit processionnellement chez un des nouveaux marguilliers, qui en restait dépositaire jusqu'à la Pentecôte suivante.

Le comte de Hanau possédait, lui aussi, ses usages de Pentecôte. A Bonswiller, à Niederbrunn, à Chirwiller, les jeunes gens s'en vont dès l'aube, de ferme en ferme, en faisant claquer leurs tonneaux, en jouant certains sotts extrêmement habiles. L'un de ces jeunes gens, complètement enveloppé de rameaux et de joncs, se conduit dans chaque maison, où on lui offre lard et gâteaux. Voici les valets de mai, Reclamant droit de Pentecôte: Trois cents et quart de lard Pris au flanc de la bonne truie, Puis demi-mesure de vin Et les valets de mai seront contents. Mais la plus originale de toutes les coutumes de Pentecôte, l'une des très rares qui nous soit parvenue tout à fait intacte, après plus de mille ans d'existence, est la curieuse procession desante d'Hebtersch, dans le Grand-Duché de Luxembourg. Cette danse est une prière touchante faite à Saint-Willibrod pour les malheureux qui, ayant le mal de Saint Guy, dansent convulsivement toute leur vie. C'est un spectacle inoubliable que celui de ce cortège qui, partant de l'église, cierge, musique et bannières en tête, fait le tour de l'abbaye, s'avancant au son d'une longue et lente mélodie allemande, par terre pas en avant, deux pas en arrière et un petit saut. Pendant deux kilomètres, le cortège circule ainsi, au milieu d'une foule énorme de pèlerins venus de partout. Il gravit en sautillant un escalier de soixante quatre marches, et, finalement, il fait le tour de l'église. Telles sont les plus pittoresques traditions qui se rattachent à la Pentecôte. Malheureusement, à notre époque de scepticisme et de sévère, ces gracieuses coutumes — gracieuses surtout par la foi qui les anime — tendent de plus en plus à disparaître. Le peuple d'aujourd'hui n'est plus le peuple d'autrefois, et lorsqu'il se réunit, ce n'est que pour parler politique ou honorer le patronat. Les jolies bannières de jadis ont fait place au drapeau rouge. L'on ne pense point à tout cela sans un brin de mélancolie.

Le comte de Merweid, avec d'indifférentes précautions, les baïonnettes d'une vaste bouppelle noire qui l'enveloppaient, et s'assit devant moi; et il annonça dans notre langue, qu'il possédait entièrement. — Dans un mémoire assez long, j'ai relaté ce qui peut intéresser les admirateurs de Masséna, ce grand général dont vous écrivez l'histoire militaire. D'autre part, vous m'avez bien voulu me fournir, je me souviens, des faits et gestes de Napoléon, pendant son séjour à Léoben. Hé, votre Bonaparte avait le courage d'illon et la subtilité du renard. — Expliquez-vous? — Je dis: du renard, parce qu'il était très difficile de l'espionner. Je donne des preuves. Deux vieillards qui, à Léoben, perpétuent les nouvelles ayant une certaine originalité m'ont rapporté de quelle manière le Corse se joua des plénipotentiaires autrichiens, qui s'étaient jurés de surprendre ses secrets. Mais, sans un préambule, l'histoire serait incompréhensible. Donc, je cite: Bonaparte avait sa battre en Italie, toutes les armées qu'en opposait à la sienne. Il avait passé le Tagliamento derrière l'archiduc Charles, franchi au pas de course les Alpes Carniques, envahi la Carinthie, et, de Klagenfurt, il marchait rapidement sur Vienne, quand, à Jedenburg, les envoyés de l'empereur François II lui demandèrent assez humblement de dicter enfin les conditions d'une paix nécessaire pour arrêter l'effusion de sang. Le conquérant faisait halte. Il envoyait les comtes Cobenzel et de Merweid l'attendre à Léoben, leur donnant rendez-vous le 12 avril. Mais il s'arrivait lui-même dans cette ville que le 13, il venait de Graz. M. de Merweid, considérant l'espionnage comme une manœuvre nécessaire à la guerre et en diplomatie, voulut choisir un logement au général Bonaparte. Or, il put obtenir du comte Engel que le deuxième étage de son palais fut réservé à un jeune général en chef de l'armée d'Italie. L'étage avait: antichambre, salon et chambre à coucher. Dans cette dernière, deux issues aboutissaient: par la porte de fond du salon et par une issue secrète qui, partant d'une porte basse dissimulée dans l'escalier, aboutissait, en corridor étroit et sombre, dans la rue de la ville, à un habilement posé qu'on ne pouvait le découvrir de l'appartement. Par exemple, une personne placée derrière le judas, pouvait voir ce qui se passait et entendre ce qui se disait dans la chambre. Bonaparte avait pris l'habitude d'inspecter son appartement. Il laissait deux gardes dans l'antichambre, l'état-major au salon et entraient seul dans la chambre. Son ordinaire dédaigné lui indiquait sans doute que les gâteaux seraient épiés, ses confidences surprises s'il tenait conférence, au moment, avec Berthier. Aussi prenait-il la résolution de cocher ailleurs, sans vouloir, toutefois, dire son projet immédiatement. Au début des négociations, Napoléon traitait, à dessein, les exigences d'un autocrate, proposait aux Autrichiens des conditions qu'ils n'osaient pas accepter sans perdre l'honneur et, de plus, compromettre la sécurité de leur patrie. En voyant l'échec de ces plénipotentiaires, le vainqueur disait: — Messieurs, vous êtes conviés à un grand dîner, chez M. le comte, avec moi. Je vous abandonne, un instant. Quant aux affaires de paix, je les examinerai ce soir, dans ma chambre, avec un chef d'état-major de bon conseil. Néanmoins, achetez-moi vers les concessions nécessaires, car, demain, nous devons assurer à l'Europe une paix qu'elle demande depuis longtemps. Après le dîner, il se remonta chez lui qu'à dix heures. Sur ses indications, un aide de camp, nommé Lemarrois, avait fait descendre, du grenier, un petit lit en bois, de style florentin, patiemment travaillé, aux côtes ornées de fines monnaies, aux extrémités très ouvragées; un chef d'œuvre d'obscénité. Un matelas jeté dessus, la couche fut placée dans le salon, derrière les tentures en laine, qui masquaient un creux d'alcôve. Qui occupa le grand lit de la chambre? Ce fut un guide, nommé Régier. An cien cuisinier, remarquable dans l'imitation des voix, ténor à la voix puissante. Le guide se coucha sans lumière et, vers onze heures, le brave garçon entonnait l'hymne guerrier que les républicains de 1793 chantaient pour marcher au combat. — Voilà à ces "mises accente" toute la maison en alarme. Le comte de Merweid, placé aux écouttes, depuis une heure, se sauve et descend, quatre marches à la fois les escaliers. Un poste de grenadiers, qui croit voir, dans ce fugitif, un voleur, l'appréhende au milieu de la cour. Berthier survient, arrache le diplomate, qui portait mines basses, des mains d'un sergent et le reconduit, cérémonieusement, jusqu'à son hôtel. Le lendemain, nos plénipotentiaires se présentaient l'oreille basse au palais. Restés debout dans la salle des conférences, ils voyaient enfin paraître le général Bonaparte qui, se trouvant de belle humeur, répondit à leurs compliments par des marques de sympathie; et il annonça: — Messieurs, les négociations vent certainement aboutir. — Son regard d'aigle fixait le comte de Merweid. — car, on m'a rapporté que, cette nuit, M. de Merweid, s'étant égaré dans un corridor qui conduit à mes appartements, s'est pu à chanter la "Marseillaise". C'est là une par-

faite reconnaissance de la République. Votre Excellence ne me démentira point. Alors, je serai généreux. Je ne vous prendrai, en compensation territoriale que la Belgique, le Palatinat, la Lombardie... Vous pourrez occuper Venise... Mais décidez vite ou une acceptation on ne refuse. J'ai l'honneur de vous rappeler que Masséna brûle du désir d'entrer à Vienne, à la tête de ses troupes. Le comte de Merweid avait pitié. Il ne se défendit point d'avoir chanté notamment l'hymne national des Français. Dans l'après-midi, au moment d'aller au pavillon d'Engenwald, où seraient signés les préliminaires de la paix, Napoléon montrait son petit lit à l'espion maladroît et lui disait, confidentiellement: — J'étais là en pen à l'étroit. Mais, dans ce grand lit préparé, à côté, pour votre commodité, Excellence, des inconvénients n'entraient de rien et, dans l'agitation, je pouvais trahir quelques-uns de mes projets que personne ne doit connaître. Avec le docteur G... j'ai descendu très lentement les pentes de l'Engenwald, et, passé le vieux pont en bois jeté sur la Mur, pour gagner sa maison. Le déjeuner pris à la table du salon, j'ai visité le palais du comte Engel, vu et photographié le petit lit de Bonaparte qu'on ne regarde, en Styrie que comme une relique. D'ailleurs, de Tarnis à Ansterlitz, au nom du grand conquérant: "Kaiser Napoléon", l'Autrichien se dévoue, montrant au respect qui, chez nous, s'étend peu à peu envers nos gloires nationales. CUISINE. Pilaf de poulet. "Plat oriental". Découper le poulet, le saupoudrer de sel et de poivre, le faire rouscir dans un sautoir avec du beurre. D'autre part, faire rissoler 200 gr. de riz à petite graine dans un sautoir avec 30 grammes de beurre frais et un oignon haché fin, en remuant continuellement. Lorsque le riz devient transparent, y ajouter le poulet, quelques cuillères de purée de tomates ou des tomates égrenées, pilées et ciselées, une pointe de piment. Mouiller au fur et à mesure de la cuisson, avec du consommé bouillant. La cuisson doit durer 20 minutes. Le pilaf resté consistant. Au dernier moment, glisser dans le riz, un morceau de beurre fin, goûter et saler si cela est nécessaire. Dresser dans un légumier, le poulet au milieu, le riz autour. Ecrevisses à la bordelaise. Pour 24 écrevisses: 2 oignons, 2 carottes, 1 navet, thym, persil, une demi-feuille de laurier, une tranche de jambon. Couper les légumes et le jambon en petits cubes de la grosseur d'un pois (ce qu'on appelle sauter les légumes), couper en six morceaux quelques brisilles de thym, de persil et une demi-feuille de laurier. Faire rouscir dans du beurre tous ces ingrédients, moins le jambon, quand ils sont bien revenus, ajouter le jambon, le faire frire légèrement, mouiller avec un verre de vin blanc, un petit verre d'eau de vie, laisser cuire le tout 20 minutes. Mettre alors les écrevisses jusqu'à ce qu'elles soient cuites. Au moment de servir, souler dans la casserole un morceau de beurre frais roulé dans la farine et un peu de poivre de Cayenne. Servir les écrevisses dans un légumier avec leur sauce passée au tamis. Moka Biscuits à la cannelle... 250 gr. Beurre fin très frais... 150 gr. Sacre en poudre... 150 gr. Café... 2 jaunes d'œufs. Essence de café... 3 cuillères à bouche. Mettre le sucre en poudre dans une terrine avec les jaunes d'œufs, tourner jusqu'à ce que le sucre soit fondu, y ajouter le beurre par petits morceaux, en continuant à tourner de façon à former une pâte bien lisse, y incorporer ensuite 2 cuillères d'essence de bon café, laisser en tournant, et sur le calorifère jusqu'à ce que le beurre restait trop dur. Enduire un moule de cette crème, y mettre une couche de biscuits trempés vivement et au fur et à mesure dans un mélange d'essence de café et d'eau, une couche de crème jusqu'à épuisement des deux substances. Mettre dessus un poids pour presser. Quelques heures après, plonger le moule dans l'eau bouillante, le retirer aussitôt, démonter sur un plat. Châtiments d'autrefois Parmi les peines les plus curieuses, usitées au moyen âge, en France, en Allemagne et dans le nord de l'Europe, celle de la pierre on en était encore souvent appliquée dans le XVIIe siècle. Les calomniatrices et les querelleuses étaient condamnées à se promener dans les rues de la ville, ayant une pierre suspendue à leur cou. Dans l'origine, au lieu de la pierre, on leur attachait un chien, une robe de chambre, etc. quelquefois cette pierre était remplie d'un poids de fer, avec une langue balante, comme celle d'un chien fatigué; d'autre fois, c'était l'image d'un chien ou d'un chat, ou bien encore c'était une bouteille que l'on nommait "la bouteille de bourreau" et de là naquit le proverbe: "boire de la bouteille de bourreau". Cette peine a été infligée, pour la dernière fois, à deux femmes qui s'étaient publiquement battues, en Hongrie, le 13 octobre 1675.